

“ Les habitants qui avaient jadis la réputation d'une population agréable, qu'aucune misère ne tourmentait, ont pris un aspect mélancolique, apathique. Les mendiants, dont le nombre s'est multiplié comme celui des insectes dans un lieu sale, sont devenus impertinents, agressifs, presque menaçants. Les cochers, dont la corporation paraît avoir rassemblé toute la canaille du monde, ont plutôt l'air de sauvages et de brigands que d'honnêtes automédons.

“ La ville, devenue presque inhabitable, privée des commodités de la vie, si nécessaires dans les grandes améliorations modernes, est pour ainsi dire odieuse à ses habitants eux-mêmes, qui ne se résignent pas à payer plus de taxes communales et d'impôts que les autres Italiens, et cela pour vivre dans un pays sur lequel la mort plane, où aucune activité humaine ne semble possible, où l'on ne peut plus ni travailler ni se récréer, où tout est désorganisé, tout est provisoire, tout est cher et tout est mauvais.”

Il importe de le remarquer encore une fois, l'auteur de cette description trop réelle, n'est pas un ancien monarchiste, un catholique pur, mais un ami de Crispi, le publiciste libéral Scarioglio. Il serait difficile maintenant de dire, sans se faire siffler : voir Naples, et mourir ! Que cette ville doit regretter les beaux jours qu'elle a vus sous la monarchie des Deux-Siciles ! Malheureusement, elle a été l'artisan de sa propre dégradation.

Le *Corriere Toscano*, journal libéral, écrit de son côté :

“ Il y a vingt-huit ans que nous avons conquis, avec Rome, l'unité de la patrie : et qu'avons-nous fait pour nous rendre dignes de cet héritage de nos pères ? La seule tentative de renouvellement économique a été cette monstrueuse entreprise des constructions qui a ruiné la “ capitale ” pour un siècle. Et cette entreprise elle-même est une manifestation caractéristique de notre tempérament d'hôtes de passage et de gens faisant la fête. Nous avons pensé à construire des baraques à Rome, et ni le gouvernement ni l'initiative privée n'a songé à élever une cabane dans la solitude de la campagne romaine ; personne n'a tenté de bonifier un hectare de terrain inculte.

“ Les capitaux manquent ; nous sommes pauvres. Cela est vrai, douloureusement vrai. Mais quand on pense que l'Afrique à elle seule nous a coûté *cinq cents millions* et le mépris frémissant de nous-mêmes ; quand on pense que tous les monuments